

pour Monique, Jean
Marianne et Gérard

"Le chien"

Étrange toile de Goya.

D'où sort cette tête

de chien ? Que fait

cet animal enterré,

aux yeux grands

ouverts

de blanc ? Je scrute

le grand mur jaune,

je voudrais comprendre

ce qu'implore

de son regard le

chien,

je voudrais être

son silence et plonger

dans la lumière.

Étrange toile.

Est-ce le seuil

de la mort, un amusement

du peintre, les couleurs

du paysage ?



Tout ce qui a été brisé,
le rassembler,
le regrouper,
le recoller.
Lorsque la brisure
n'est plus
en mille morceaux,
je pleure.
La matière
de la peinture
est-ce qui "soude",
ce qui me soude.
Mais rien
n'est jamais acquis.
Ça se fait et se défait.

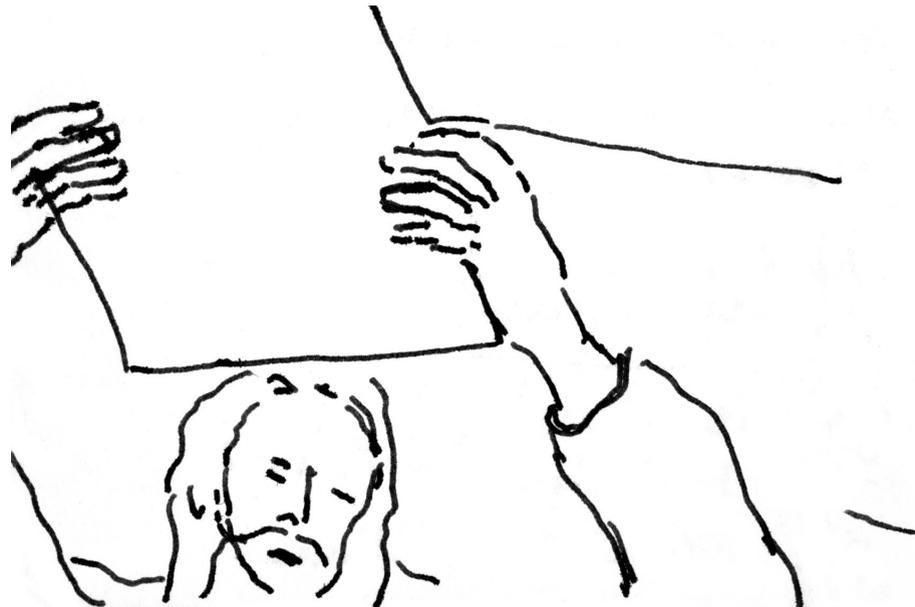
Les os seuls retiendront la lumière.
Trouver la lumière. Se défaire de tout.
Ne garder que les défaites.
Difficile de vivre le morcellement,
l'éclatement de la pensée et le peindre.
Difficile de peindre "l'homme sans qualité".
Nécessité de m'arrêter. Overdose de ma peinture.

Cela tient du miracle :
les sculptures de Rodin
sur le toit du Met
avec la frondaison
des arbres
de Central Park,
Manhattan se découpant
dans le ciel
et la lumière de midi.
Le Balzac penché,
les lignes droites
des buildings.
Rodin est là
et ça tient le coup.
Dans cette clarté
du jour, il fiche
son poing dans la gueule
à l'art et aux artistes
d'aujourd'hui.
C'est ça la modernité.



Espace incompréhensible,
désarticulé.
Rien n'a de lien
avec rien.
Un vieil immeuble,
une tour, une friche,
une avenue immense.
Impossible de saisir
l'espace.
Trop de largeur.
Pourtant le ciel
est si beau lorsqu'il
passe en avalanche
de nuages sur la porte
de Brandebourg.
No man's land.
Une terre à apprendre.
La nuit sans lumière.
Le souvenir de la guerre.

Moïse avec les Tables de la Loi. Un des plus beaux
tableaux de l'exposition Rembrandt. Un homme seul
face à sa croyance, la tête et les bras éclairés
de la lumière jaune si particulière au peintre ;
les Tables de la Loi gravées de cette lumière.
C'est le désarroi de Dieu envers les hommes.
C'est un homme accablé du Verbe.



Nous partons avec I. pour
Cottbus*, toujours plus à
l'est. Frontière polonaise.
Tombée du jour. Paysages
plats, gris, noirs. Nous
arrivons dans cette petite
ville où A. nous attend.
Des ruines de la dernière
guerre sont encore là.
Impossible d'échapper à ce
temps, marqué du sceau de
la douleur et de l'Histoire.
Les artistes ne recevront
plus de salaire d'état.
Une femme me parle
de son angoisse face
à cette nouvelle situation.
Le soir, au Südstadt Club,
en plein cœur d'une forêt
HLM, A.R Penck joue
de la batterie et récite
des textes. Soudain, un
groupe de jeunes attaquent
le club, cassent les vitres.
Tout le monde s'enfuit. Nous
restons là, face au malaise
de cette société bouleversée.

Histoire de peinture - histoire d'impossible -
la peinture est ce qu'elle n'est pas.
Je peins car je ne peux pas peindre.
Peindre est ce que nous ne sommes pas.

... 30 décembre 1991 ...

Il y a un désarroi face à la peinture,
un désarroi de "bataille".

* 10 000 personnes ont manifesté dimanche contre la violence d'extrême-droite à Cottbus (est), théâtre d'agressions racistes répétées. La décision de la marche protestataire avait été prise après l'agression mercredi à Cottbus de cinq personnes, dont un demandeur d'asile libanais, par quatre skinheads, placés en détention provisoire vendredi. Lundi dans la même ville, un couple de juifs avait été harcelé, insulté et menacé de mort par des skinheads.



Barcelona
Museo Picasso

Défaire ses marques,
ses limites.
Défaire le trait
tracé du corps,
le brouiller,
pour retrouver celui
exact de la couleur
ou d'autre chose.
La lumière ne reste
jamais.

En ce moment la peinture semble être complètement en dehors - ou alors tellement en dedans - de moi. Elle vient de loin. Peu à peu apparaît une forme, je ne sais pas encore quelle est cette "mémoire" qui surgit.

Préparer le fond et y revenir jusqu'à faire apparaître la forme, celle non-déterminée, non-dessinée, surgissant à un certain moment d'un certain geste. Chercher dans ce qui n'a pas lieu ; être là, incessamment, dans la plus absolue des ignorances.

Se défaire de ce que l'on reconnaît avec plus ou moins d'évidence dans la peinture. Chercher un "mystère", et que l'on y perçoive ce qui palpite : une mémoire (?) et notre geste, un geste.

Travailler le fond, parce qu'au fond il y a toujours un paysage.

... 12 mai 1992 ...

... 2 novembre 1992 ...

Il y a au départ
la nécessité
d'une violence pour poser
le geste, l'instant.
C'est cette violence
qu'il faut "travailler",
quitte à la faire
disparaître presque
entièrement.
Je dois pourtant
en garder une trace
pour créer la tension,
la respiration.

La honte. C'est souvent ce que j'éprouve
en n'osant pas regarder mes peintures.
De quoi serait "honteuse" la peinture ?

...14 décembre 1992 ...

J'ai l'impression que je n'arriverai jamais
à terminer ces toiles. Comment se quitter,
se dépouiller de soi-même ?

Quel est le "chant des sirènes" de la peinture ?

figuras
crucis
illa gilia



Peindre est un jeu de massacre. Chaque geste
est à chaque fois massacré, fouillé, questionné.
Il est le contraire, l'arrière, le renversé,
le "sinistré" du précédent ou de lui-même.

Chaque vérité est perdue d'avance.

La bataille
de San Romano. Ucello.
La peinture est sombre,
un peu terne,
mais le visage est là,
au centre : Micheletto
da Cotignola. Fatal.
Des points bleus
autour de l'iris noir
de ses yeux.
Larmes figées d'azur.

Que travaille-t-on
en peignant ? Un lieu,
une matière, un magma,
le corps, la main,
un trou noir, la lumière ?
Tout ça et bien
d'autres choses.
C'est ce que j'ignore
et qu'il faut concentrer
dans ma peinture.

Watteau. Revu ses toiles au Louvre.

Il y a une sorte de provocation dans cette peinture,
un air de ne pas y toucher et par là même de pointer
le "hors-champ" de la peinture.

Vivre avec ce qui n'arrive pas à se finir.
Je défais chaque soir ce que j'ai fait dans la journée.
Je m'acharne, je cherche le trop léger, l'impalpable.
Je n'ai rien d'autre à faire.

Des hommes se tuent,
s'entre-tuent - là -
à mille kilomètres.
Comment apprendre
aux hommes à trouver
leur propre "lieu",
leur propre humanité,
le lieu même de leur
mort? Cela peut-il
s'apprendre?
Qu'est-ce qu'une peinture
empêche? Rien.
Rien ne peut combattre
la destruction,
celle au fond du cœur
noir de tous.

El milagro del Santo, c'est le peuple au balcon,
celui de Dieu, celui des hommes, c'est le peuple
terrible au visage mauvais, c'est le peuple des morts,
nous voilà.



"Ángel" San Antonio de,
la Florida Soya -

Jaune - jaune - bleu - terre - azur? - le lieu - le contrepoint?

- l'azur - pas l'azur - le petit pan de mur jaune.

"Cell

(You better grow up)".

Très belle œuvre

de Louise Bourgeois.

Miroir ovale - reflet

- image - ici - ailleurs.

Les objets, posés

avec justesse, humilité ;

les mains dans le marbre,

prisonnières, lourdes

et légères ;

envol, "dés-envol".

Illusion de la liberté

ô combien juste.

Peindre sans se rendre
compte de rien.

Se laisser porter
par la peinture,
les nouvelles couleurs,
le vert, le bleu,
l'azur.

Lenteur absolue du temps de la peinture
pour dire la non-évidence de celle-ci, et la pensée
qui s'y forge. Il y a toujours sur la toile
un endroit où je n'arrive pas à aller.



*avec Devier.
maquette pour les anges de
le chaire de St Pierre.*

Voyage à Rome avec M.
Tomber amoureuse de
toutes les statues.
Celles alignées
dans le grand couloir du
musée du Vatican, celles
de la tour octogonale
avec le "Laoconte", celles
des musées Capitolins,
et d'autres encore.
Elles sont comme
une perfection du dessin
qui devrait imposer
le silence. Pourtant
c'est le contraire.
Leurs lignes franchissent
l'espace entre nous
et la réalité,
et le dialogue commence.

Le mal-être revient,
me réveille la nuit,
brûle la peau
dans le corps.
Pourquoi peindre,
bon dieu, pourquoi
toujours se heurter
et n'exister
qu'à cet endroit
du heurt, comme frapper
du poing entre soi
et son ignorance ?
Peindre,
c'est toujours chasser
ce que l'on croise.

Ne garder sur la toile
que la trace du vent
et le souffle de l'air.

Portrait de Ranuccio
Farnese par le Titien.
La chemise blanche,
avec les petites touches
de rouge, comme autant
de veines, veinules,
vaisseaux. La chemise
couvre et dévoile aussi
l'intérieur du corps.
La tête angélique
du jeune garçon porteur
de tout cet amas
de chair. Toujours
de l'intérieur, toujours
de la chair
sera détruite la beauté.



L. Cranach
1697
- détail -
la main
d'ave.

Voyage avec I. et M.C. vers
les terres de l'Est. Weimar,
Buchenwald, Leipzig, Dresde.
Garder en mémoire
les visages, absolument tous
les visages de ces hommes
assassinés que de grandes
photographies nous désignent
dans Buchenwald. Dehors,
je ramasse des balles
rouillées. Plus loin à
Dresde, les ruines
de l'église Notre-Dame,
présence ineffaçable de la
guerre, accusation constante,
pointent l'horreur.
Dans les rues, chaque visage
est une énigme. Je voudrais
y déceler les signes
d'un passé, d'un présent.
Reflét du pitoyable, témoin
de la censure, l'art
des artistes de l'ex-Est
montre ce qu'il n'aurait
jamais dû dévoiler :
le paradoxe de tout art
officiel qui poussé
à l'extrême, devient
critique de lui-même.
Lucas Cranach : Adam et
Ève ; et tous les Caspar
David Friedrich.. mon amour...

Le châssis montre
sa structure, réinvente
une perspective,
devient structure même
de la peinture.
Cette transparence
du support ouvre
une infinie dimension,
montre ce qui est caché,
fait don d'espace.
Plus on transparait,
plus on perd,
plus on s'enfonce
au cœur de la création.

Depuis un mois,
croquis sur le motif.
Il y a des jours
où le paysage s'impose
à moi comme une évidence
et les jours
où je le cherche.
Essais de travail
avec des radiographies
du corps humain.
Ce seront peut-être
des paysages, pour tous
les morts de la terre,
pour tous les morts
dans la terre.

Un grand paysage radiographique est terminé.
Ce qui fait "tenir" le corps capte la lumière.
Qu'est-ce qui fait "tenir" le paysage ?

Comment partager ce ravage, arrêter cette destruction,
à nos portes, si près ? YOUGOSLAVIE.
Comme dit Woody Allen, l'art ne sert à rien.
Il a raison. L'art ne sert à rien, à rien pour le bien.
C'est une "sur-vie" pour l'instant d'un geste,
d'un mot, d'une pensée, mais il ne construit rien.
On a les yeux plus grand ouverts.



Bureau 1908

revue Vladimir.
 Moika amb. 8.
 Union Designer

СОЮЗ ДИЗАЙНЕРОВ		FRANK CONSO
Moika		
48		
<u>1800</u>		

Boisson
 -Kvass-

dont Amigue 33\$
 Bristol Français

Arrivée
 à Saint-Petersbourg
 avec M. Un monde
 en transformation.
 Sentir sourdement
 l'oppression, la misère.
 La terre est noire
 et le printemps trop
 clairsemé pour être
 vraiment un printemps.
 Les avenues trop larges,
 le peu de voitures,
 les clochers dorés,
 la fumée des églises,
 les vieux qui travaillent
 au-delà de leur âge,
 un retour dans le passé
 et la présence
 de la guerre. On fête
 le cinquantenaire
 de la Victoire,
 mais quelle victoire?
 Le voyage dans le train
 de banlieue pour aller
 chez V. Le petit gitan
 vend des livres
 que personne n'achète et
 claque la porte de rage.
 Une terre de chaos,
 immense, un ivrogne à la
 tête de cette immensité.

Je viens de peindre
un petit paysage - mais
est-ce le terme exact ?
- avec au centre
une masse d'ombre.
Il faut chercher là,
dans l'ombre de toute
chose, non pas l'ombre
obscur mais l'ombre
accompagnatrice,
qui quelque soit la
lumière est là.
Trouver l'ombre,
dans sa perte même.

Peindre flou,
transparent pour repousser
de plus en plus le mur
de la toile et ramener
le regard au brouillard.
Être au plus près, dans
ce que l'on ne voit pas.

... 23 juin 1995 ...

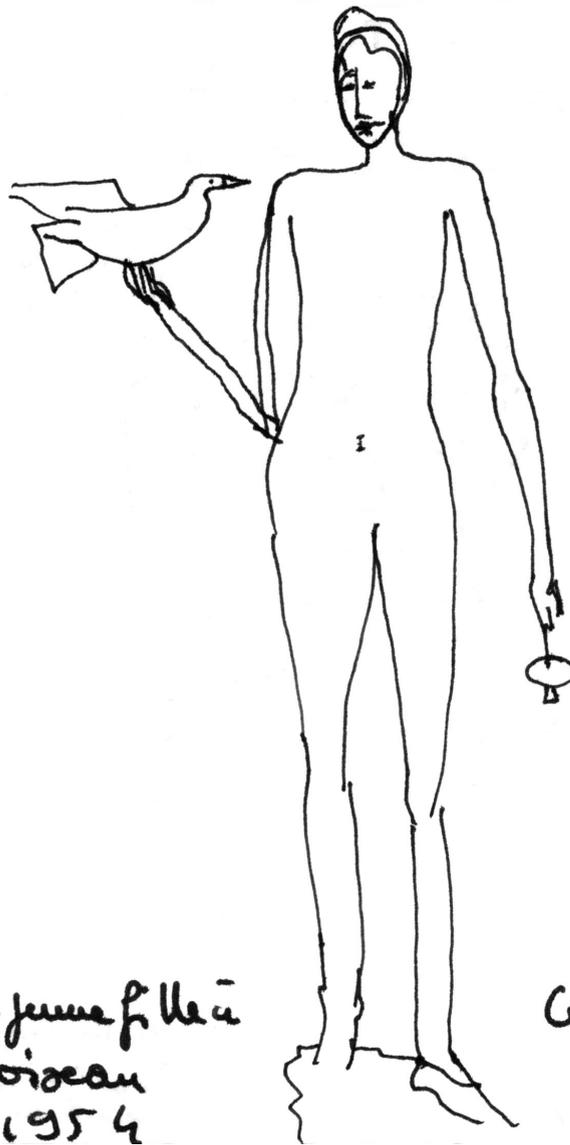
Un maire d'extrême-droite vient d'être élu à Toulon.
Que faire de notre mémoire? Elle ne sert à rien.
On a envie de se l'arracher du corps. J'ai été bercée
par les récits de guerre, le souvenir des années où M.,
prisonnier, cultivait des fleurs - quel pied de nez
à l'horreur! - non loin de ce qui s'appelait
Dantzig; j'ai bu, de mes yeux bu, Shoah le film
de Claude Lanzmann; j'ai lu, regardé des archives,
et soudain, le 18 juin 1995, le présent
fait volte-face. J'ai les jambes coupées.

Seule et seulement la liberté de créer;
voilà l'unique affirmation possible, ma seule arme.

... novembre 1995 ...

Créer,
c'est un point
- abandon - délaissé,
au fragile rebord,
où vit la mort
et meurt la vie.

Les os sont bleus
comme ciel en poussière.



la jeune fille et
l'oiseau
1954

G. Richier

Les blancs du papier, de la toile renforcent
par son absence l'idée même de la peinture,
comme si le peintre avait voulu pousser,
repousser toujours plus loin cette peinture
qui lui collait à la peau.
Provocation, défi.

Vivre est le paradoxe de mourir. J. va mourir.
Je suis malade. Où est la force ?
Recouvrir, retenir les strates du temps, des gestes.
Comment, avec des couches et des couches de peinture,
libérer le cœur des choses, du temps, d'un instant,
d'un homme ?

Revoir "Les mots bleus"
de G. Peut-être n'est-il
question que de l'azur,
celui d'en dessus,
silencieux, englobant,
impalpable..

Quelle est la cicatrice
qui nous permet d'y voir?

Parfois c'est la débâcle.
Rien ne retient
la peinture.
Parfois tout semble
revenir au rythme
de la respiration.
Le point est mouvant,
jamais là où l'on croit
le saisir.

Mort - espace du vent - vide - espace du souffle - azur

Recouvrir pour voir
le cœur, le cœur
non-uniforme, non-bloc,
éclaté, strié, strident,
le cœur "des-amours",
la trace du temps.
Découvrir ce que l'on
recouvre, le non-abouti,
l'hésitant, le surplace,
le dispersé.
Passer une peinture
aux rayons X pour voir
le chaos du dessous,
la trace de chaque geste,
anéantir le temps
et mettre à plat
l'illusion de la peinture.
Mais la couche picturale
est trop fine,
on ne voit rien.

J. est mort. Le printemps n'aura pas lieu.

Commencé une série
de tournesols,
pour le jaune, le noir,
la lumière, l'azur,
la rage.
Au milieu
de la grisaille du jour
et des déclarations
racistes de certains
hommes politiques,
j'ai envie
que la lumière soit...
Monet et ses Nymphéas
en pleine guerre de 14-18.
C'est lui qui a raison.



... 10 octobre 1996 ...

... 1^{er} décembre 1996 ...

Sans cesse labourer ses ténèbres. Les épuiser.

Le cœur sera bleu.

Chant-silhouette/
os-contrepoint.
Inventer un contrepoint
à la silhouette,
la ramener
à sa seule réalité :
ombre et lumière.

... 22 novembre 1996 ...

"Un mort solitaire, bleu, inexplicable".

J. Tout me manque de lui.

Images d'archives
à la télévision.
Allemagne 1945.
Libération d'un camp
d'extermination.
Des hommes de dos,
des squelettes marchent
doucement côte à côte.
Soudain le choc : l'image
est en couleur.
Le temps est anéanti.
La couleur est la vérité.

Les correspondances heureuses :
Aurige de Delphes / Pots de fleurs de Gassiorowsky.

... 6 octobre 1997 ...

... 4 juin 1998 ...

Le cœur fera la fleur.

Le jaune est absolument arbitraire
et absolument nécessaire, réel et absolument fictif.
Chaque couleur est un signe non-définissable,
non-décelable de prime abord.
C'est un signe pour l'après.

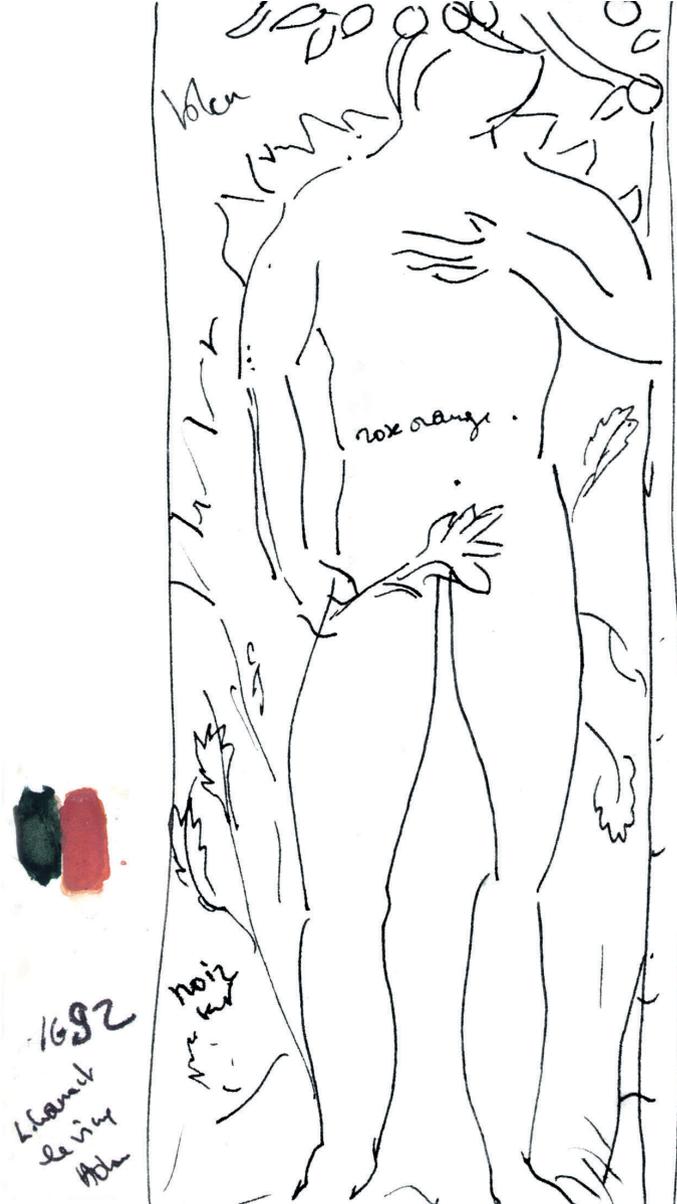
... 24 avril 1998 ...

... 7 août 1998 ...

Être dans la lumière de la couleur - vivre - respirer

C'est au moment où l'on "attaque" la peinture
qu'elle commence à vivre. Mais l'attaque
n'est pas évidente. Il faut la décider.

Que dérobe le jaune ?



Le ciel est toujours
aussi beau et on comble
avec fureur l'espace
d'une frontière
qui ne s'effacera pas.
Les nuages glissent
vers nous, magnifiques,
comme une excuse
à la pluie.

Les Cranach, Adam et Ève,
une jouissance de la
peinture, du corps même
de la peinture.

Revoir, inévitablement,
les Caspar David Friedrich
à Charlottenburg.

Les toiles sont abîmées.
Leur force silencieuse,
immobile, en suspens
du temps est unique.

Je me demande, ici,
ce qu'est la Méditerranée?

... 5 octobre 1998 ...

Aller jusqu'au bout de l'incapacité à finir ces toiles.

... 25 janvier 1999 ...

Commencé les recherches sur les violettes et les fleurs.
Je voudrais qu'il y en ait de blanches,
d'un blanc rosé transparent de méduses.

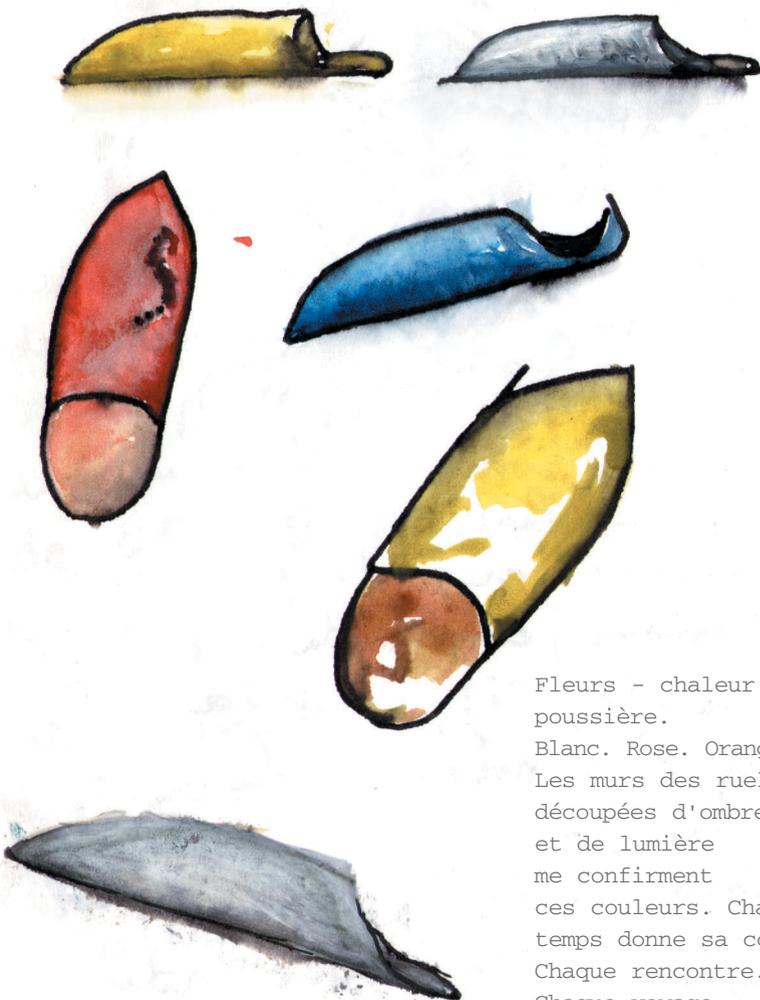
Paris ... février 1999 ...

Rothko. Source de la lumière. Couleur de sa mort.

celf. Pump.
1997



Saturer la couleur.



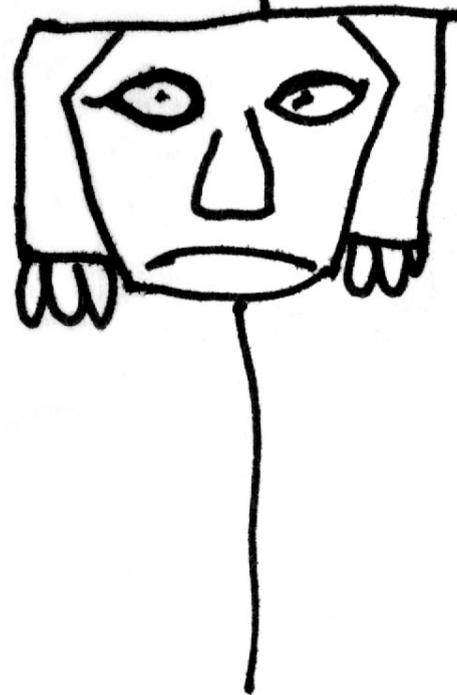
Fleurs - chaleur -
poussière.
Blanc. Rose. Orange. Bleu.
Les murs des ruelles
découpées d'ombre
et de lumière
me confirment
ces couleurs. Chaque
temps donne sa couleur.
Chaque rencontre.
Chaque voyage.

... 22 septembre 1999 ...

Sevilla

celle l'opé de
messe

Je sens la force
de la couleur.
Je dois forger
cette puissance pour
trouver la forme juste.



Ne rien lâcher.
Travailler
sans répit.
Apprendre
et perdre.

Épreuve du regard.
Oser franchir la barrière
entre toile et regard.
Découper, réinventer
la forme avec le bleu
azur. Rendre radical
l'impalpable. L'azur
peint mon ignorance.



Partons pour Safi avec B.
 Paysage sec, craquelé, poussiéreux. Ravines minuscules,
 grossissantes, béantes, cassées, écroulées.
 Les hommes aux yeux clairs se souviennent de l'eau
 perdue. Au loin, petits contreforts, des arbres,
 du vert. Mais le vert ne me reconforte pas.
 Je préfère l'aride, le chaud et la lumière de midi
 quand le paysage en poussière se dépose sur la peau.
 Dans les villages "mes" couleurs vivent du quotidien
 sur les murs, les maisons et les portes,
 dans les objets des souks et des bazars.
 Je retrouve ma part d'Afrique : l'ombre, la belle ombre,
 celle des peaux, du renversement des couleurs,
 du contrepoint de l'éclat.
 Et de nouveau la terre, comme recouverte de cendres,
 pâle ; des pierres ; et le ciel pour l'adoucir.

Que la Méditerranée
 est belle, la grise,
 la vineuse, la brillante,
 la violette, ...
 Hier, au bord de la mer,
 sur les rochers rouges,
 savoir que cet attachement
 pour elle est
 indéfectible.



La guerre. La guerre.
La guerre. Afghanistan,
États-Unis, Russie,
Afrique, Europe...
Impossible de comprendre
cette situation de face,
de ma "face" nue
et désemparée. Se tourner
alors vers l'autre,
lunaire, le cœur battant
et recevoir de plein
fouet ce que l'on est,
minuscule.

Que reste-t-il
aujourd'hui ?
Seul, un tapis de neige..





Atelier de la Cécilia - Toulon - 1999

© Solange Triger

© Photographie Léopold Trouillas

© Conception graphique • Studio MCB • 04 94 14 16 85

N° ISBN : 2-9510777-4-2

© Association Ateliers en direct

Site internet : www.documentsartistes.org/triger